

## Zones de silences

Marie-Célie Agnant

Numéro 804, septembre–octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Agant, M.-C. (2019). Zones de silences. *Relations*, (804), 50–50.

# Zones de silences

Marie-Célie Agnant



L'auteure est écrivaine

J'ai fait la connaissance de C., professeur de musique dans une université à Minneapolis, il y a environ trois ans. Historien à sa manière, curieux, il s'intéressa tout de suite à l'aspect mémoriel de mon travail d'écriture; et nous fîmes, ce jour-là, un tour d'horizon rapide d'un monde qui, disait-il, nous échappe un peu plus chaque jour.

Grand amateur d'art, C. avait assisté la semaine précédente au vernissage de l'exposition *History Refused to Die*, au Metropolitan Museum of Arts, et il était encore profondément remué par ses découvertes. «J'ai vu l'âme de ces artistes, disait-il, emporté. Croyez-moi, ces pièces sont bouleversantes... Vous devriez prendre le temps d'aller les voir! Il s'agit d'œuvres enracinées dans leurs expériences individuelles, mais surtout dans l'histoire forgée par cette identité meurtrie qui a été léguée aux Afro-Américains.» Il avait du mal à trouver ses mots, et son corps tremblait tant son émotion était grande. «Tous issus du Sud étasunien, avec des outils et des moyens différents, ils racontent Jim Crow, Le Code Noir, mais par-dessus tout, ils nous entraînent dans les méandres d'un rêve avorté, un rêve détourné au profit d'une classe, toujours la même, puisque ces œuvres parlent aussi d'aujourd'hui et font la lumière sur ce mensonge éhonté qu'est l'égalité des chances.»

Certaines broderies, réalisées au point de croix, représentent des scènes parfois drôles, mais d'un réalisme si profond qu'on a l'impression d'en faire partie. *Sisters' souls*, titre d'une aquarelle gigantesque peinte par une artiste qui signe simplement Sue H., montre deux fillettes agrippées au corps d'une femme – on comprend qu'il s'agit de leur mère. Elles assistent à un lynchage, à Mobile, en Alabama. Nous sommes en 1981. L'homme assassiné par le KKK est afro-américain, il se nomme Michael Donald, il a 19 ans et est déjà chef

de famille; il s'occupait de sa mère et de ses deux jeunes sœurs. Il revenait du travail quand il a croisé un groupe de Blancs partis un soir à la chasse aux nègres... «Cette toile me hante, poursuivit C., détournant le regard. Il m'est impossible d'oublier la fluidité des mouvements des bras de ceux qui hissent à une branche d'arbre le corps désarticulé de Donald, tout comme on hisse un drapeau. Voilà, me suis-je dit: On hisse le drapeau de la honte!»

«Ces œuvres font penser à des aphorismes, tant le message est clair, insista-t-il. Puis nous vient soudain l'impression d'une illumination, comme si on capturait, sur le champ, un aspect fondamental de ces existences entre parenthèses. Comprenez-vous? J'ai senti – comment vous dire? – que je saisisais quelque chose qui fait appel à la transcendance chez ces êtres que l'on côtoie depuis toujours, et que je n'avais jamais soupçonné auparavant.»

J'eus alors l'impression qu'il me suffirait de tendre la main, de frôler le bras de C. pour ressentir le flot d'émotions qui l'assailait. «Et ces courtepointes, enchaîna-t-il, travaillées par des femmes qui ont tissé là leur existence! Certaines, grandes comme des draps, sont tout simplement des livres. Chaque carré de tissu, une page, chaque courtepointe, un ouvrage! Des histoires qui nous enseignent comment vivre quand la peine est trop intense et comment poursuivre lorsque la vie est trop cruelle. Ce sont, vous voyez – il penchait la tête, et je voyais trembler ses lèvres –, des questions taboues, presque interdites, alors que ce vivre impossible fait tous les jours autour de nous, si près de nous, tant de victimes.» Me faisait face un homme submergé par l'émotion et le dégoût que lui inspiraient toute cette haine et l'oppression vécues, racontées par ces artistes. Haine et oppression qui n'en finissent pas de ramper, de faire semblant de disparaître pour sans cesse

renaître, s'insinuer partout dans ce pays, sous une forme ou sous une autre.

C. se mit soudain à murmurer – ce qu'il voulait dire ne pouvait qu'être chuchoté. Dans sa voix, l'accent d'une douleur insoutenable: «À intervalles réguliers, un Noir fait la manchette, abattu pour des vétilles, pour satisfaire les instincts racistes et meurtriers des agresseurs! Et ce n'est que la pointe de l'iceberg.»

C. avait mal à l'âme, mal à son pays. Comment renoncer au lien d'amour que l'on croit indéfectible avec une terre? disait son regard. «L'arrivée de ce clown aux cheveux de paille sur l'échiquier me donne envie de décampier!» Son poing s'abattit sur la table, les verres tintèrent. «J'ai une cabane à la frontière avec le Canada. Ce ne serait pas trop difficile, je crois.» Il voulut rire mais ses yeux s'embaùèrent, puis il se mit à parler de tout et de rien, pour oublier les élections prochaines, et ce qu'il nommait «la menace» se profilant à l'horizon.

J'étais fascinée par ses paroles, son regard limpide. Il était, selon une expression dont je raffole, «beau dedans, beau dehors», malgré sa tristesse. Cette rencontre avec C., comme plusieurs autres qui m'ont été offertes au cours de mes pérégrinations comme écrivaine, était une grâce. Nous nous sommes mis à parler des événements et décisions politiques désastreux des dernières années, tant de tragédies collectives qui, sur notre existence, ont de ces effets dévastateurs, se muent en drames individuels, nous emprisonnent, nous enlèvent, on dirait, toute possibilité d'issue. Mon seul repli, ma seule trouée d'air, murmurait C. en me serrant la main avant de me quitter: une cabane en rondins, dans la forêt, quelque part face à un lac dans lequel j'essaie parfois de noyer mon désarroi. ☺